

GÉNÉRATION QUOI?

L'étranger, un Eldorado pour 70 % des jeunes

C'est le portrait d'une génération que dresse la grande enquête de la RTBF et du *Soir*, « Génération Quoi ». Les 18-34 ans ont été sondés pour donner leur opinion sur leurs espoirs et l'avenir qui les attend.

Avec des taux de chômage importants et une crise économique qui peine à finir, les jeunes ont une vision assez sombre. Un sur deux se dit pessimiste et envisage un futur plus obscur que celui de ses parents.

Face à cette situation peu engageante, ils sont 70 % à

penser que l'herbe est plus verte ailleurs et à se dire prêts à partir à l'étranger dans la perspective d'une vie meilleure. Un jeune sur cinq est même plus catégorique : « *Dès que je peux, je me barre de Belgique !* »

Face à ce constat, la famille reste une valeur refuge. Un sur deux pense ne pas pouvoir être heureux sans fonder un foyer. Mais le spectre de l'instabilité professionnelle pèse toujours : les jeunes au chômage ou en contrat à durée déterminée sont plus nombreux à envisager un avenir sans enfant que les autres. ■

Du climat à l'emploi : les 18-34 ans en crise

SÉRIE 1/4

« Génération Quoi ? », c'est une vaste enquête menée par Internet auprès de la jeunesse de 18 à 34 ans, interrogée tant sur sa vision de la société que sur son rapport au travail, à la famille, à la sexualité, etc. L'enquête a débuté en France et a connu un im-

mense succès. Elle s'est étendue dans de nombreux pays européens, dont la Belgique. Ce sont principalement les chaînes publiques qui ont lancé ces sondages. En Belgique francophone, la RTBF était à la manœuvre ; *Le Soir* et le *Standaard* diffusent également les résultats de cette consultation lancée en avril dernier. Pour l'ensemble de la Belgique, quelque 30.000 questionnaires ont été remplis, dont 18.600 en Belgique

francophone (et le compteur ne s'est pas arrêté au moment où l'analyse a débuté : il affiche maintenant plus de 50.000 répondants belges !). Après un tri approfondi, reste une base de données de 8.000 questionnaires valides pour la partie francophone du pays. A noter cependant que si une post-pondération a bien été effectuée en fonction du sexe, de l'âge et du niveau d'éducation, l'étude n'en est pas tout à fait représentative

pour autant. Une enquête en ligne induit en effet le biais que seul un public un minimum informé et intéressé s'y livre. Il est donc plus juste de parler ici d'autoportrait d'une certaine jeunesse. Mais une base de données de 8.000 questionnaires valides se révèle déjà, en soi, exceptionnelle.

Demain : Les jeunes et l'école.

Jeudi 24 : Les jeunes et leurs parents.

Vendredi 25 : les jeunes, l'amour et le sexe.

- L'enquête « Génération Quoi ? » dépeint une jeunesse marquée par les crises (environnementale et économique).
- La génération Y n'a plus confiance dans les institutions mais continue à croire au couple et à la famille.

RTBF

Une émission spéciale le 29/11 sur La Deux

Depuis ce mardi, la RTBF dévoile également les résultats de l'enquête « Généra-

tion Quoi ? ». Outre des sujets dans les rendez-vous d'information de La Première, Viva Cité et Pure FM, le service public proposera également des infographies et des capsules sur son site internet. Le mardi 29/11 à

20 h 35 sur La Deux, Cathy Immelen présentera un prime time spécial. Entourée de chroniqueurs, façon « Touche pas à mon poste », elle décryptera le portrait de la génération Y dans la bonne humeur.

M.B.

70 %

Partir pour un meilleur avenir

Les jeunes ont une vision assez sombre de leur avenir en raison de la crise économique et des taux de chômage. Un jeune sur deux (51 %) pense ainsi que, par rapport à la vie de ses parents, son avenir sera pire. Et les jeunes ne sont pas plus optimistes quant à l'avenir de leurs propres enfants : 58 % pensent que l'avenir de leurs enfants sera pire encore.

Face à cette situation peu engageante, les jeunes sont nombreux à envisager de partir s'installer à l'étranger. C'est le cas d'un jeune sur deux (« *Un jour peut-être je partirai* »). Un sur cinq est même catégorique : « *Dès que je peux, je me barre de Belgique !* ». Un quart des jeunes interrogés ne souhaitent a priori pas s'installer à l'étranger mais « *il faut voir* ». Seuls 5 % affirment être trop bien ici que pour vouloir partir à l'étranger.

VIOLAINE JADOUL

n° 1

L'environnement, souci numéro un

L'environnement est ce qui préoccupe le plus les jeunes (46 % d'entre eux). Devant l'accès à l'emploi (44 %), le système éducatif (36 %) ou encore la crise économique et financière (26 %). Pour les auteurs de l'étude, on voit que « *les jeunes s'inquiètent de la crise écologique et, là derrière, on peut en faire l'hypothèse, de la dégradation de leurs conditions environnementales de vie et de l'avenir du monde. Quand on parle d'une Génération de la crise, on devrait plutôt parler d'une Génération DES crises économique et écologique, notamment* ».

56%

Le travail est d'abord un moyen de gagner de l'argent

La génération Y est souvent décrite comme cherchant à s'épanouir dans le travail. Le choix des études s'inscrit aussi dans cette philosophie. Et pourtant, les jeunes qui se sont exprimés dans cette étude affirment que le travail est avant tout un moyen de gagner de l'argent (56 %). 43 % voient le travail comme un moyen de s'épanouir personnellement.

Les chiffres varient cependant en fonction du niveau de formation des jeunes. Un jeune diplômé du supérieur sur deux (53 %) associe le travail à l'épanouissement tandis que pour les ouvriers, par exemple, le travail est largement (pour 73 %) un moyen de gagner de l'argent.

82%

L'école ne prépare pas efficacement au monde du travail

Le regard posé sur l'école par les jeunes dans cette enquête est assez sévère. Elle est qualifiée d'inégalitaire : 63 % des personnes interrogées pensent que l'école ne donne pas sa chance à tous. Les filles sont plus nombreuses à le penser (66 %) que les garçons (60 %). Enfin, l'école est aussi jugée inefficace pour préparer au monde du travail. Seuls 2 % des jeunes trouvent que l'école est « *tout à fait* » efficace à ce niveau-là. Notons encore qu'un jeune sur trois s'est senti seul durant sa scolarité. Un sur quatre a souffert durant cette période de la vie.

58%

La responsabilité des générations précédentes

Crise écologique, crise économique, les jeunes sont bien conscients de vivre dans un monde troublé. On l'a vu : les jeunes pensent que leur vie future sera moins bonne que celle de leurs parents. Et que la vie de leurs propres enfants sera pire encore. Pour eux, les générations successives sont marquées par un déclin successif. Et en ce qui concerne les problèmes que les jeunes connaissent actuellement, les responsables sont les générations précédentes. C'est ce que pensent 58 % des personnes sondées. Seule note positive, plus de la moitié des jeunes interrogés (57 %) pensent qu'ils connaîtront autre chose que la crise durant leur existence.

80%

Instaurer un service civil obligatoire

L'école ne prépare pas suffisamment au travail. Et les politiques n'ont plus la confiance des jeunes : seuls 10 % ont plutôt ou tout à fait confiance en eux. 50 % des jeunes pensent que presque tous les hommes politiques sont corrompus. Et 48 % que quelques-uns le sont. Les institutions religieuses, les médias, les syndicats, la justice ou encore l'Europe n'obtiennent pas non plus la confiance des jeunes. Les institutions qui obtiennent davantage de crédit sont : les organisations humanitaires, l'armée et la police. En quatrième place vient, paradoxalement après ce qui a été dit plus haut, l'école. La confiance dans les ONG est confirmée par ce chiffre : 80 % des jeunes sont pour la création d'un service civil obligatoire. Tandis qu'un jeune sur quatre est favorable au retour du service militaire obligatoire.

75%

Les jeunes ont besoin des livres pour être heureux

Qu'est-ce qui rend les jeunes heureux ? Non, ce ne sont pas forcément les GSM, Internet et le sexe. Un peu à la manière du « *si tu devais partir sur une île déserte et n'emporter que trois choses, quelles seraient-elles ?* », il a été demandé aux jeunes s'ils pouvaient vivre heureux sans... Résultats : ils ne pourraient pas être heureux sans amis (90 % l'affirment). Juste derrière (89 %) vient la musique et l'amour (88 %). Pour compléter le top 5, citons le sexe (76 %) et... les livres (75 %) ! Ce dernier choix vient questionner les préjugés qui collent généralement à cette génération Y aussi appelée génération connectée. En effet, le cinéma ne vient qu'après (62 %), de même qu'Internet (53 %). Le téléphone portable est, lui, complètement à la traîne avec seulement 39 %. Concernant les livres, on observe une différence entre les femmes et les hommes. Elles sont 82 % à ne pas s'imaginer heureuses sans livres contre 68 % des hommes.

40%

Ils ont fait l'amour avec un inconnu

76 % des jeunes n'imaginent pas être heureux sans le sexe. Mais de quelle sexualité parle-t-on ? On dit que leur génération est décomplexée sexuellement, qu'ils bénéficient de la révolution sexuelle des années 60. L'enquête montre que « *le plan cul* » est considéré comme « *impossible, jamais le premier jour* » par un jeune sur trois alors que 60 % y voient une « *rencontre qui se termine au lit, sans prise de tête* ». Au niveau des pratiques sexuelles, 90 % des jeunes se masturbent ou l'ont déjà fait. Parmi eux, 16 % affirment qu'ils l'ont déjà fait mais que ça ne les intéresse plus. Près de la moitié des jeunes (49 %) ont déjà fait l'amour dans un lieu public et quatre jeunes sur dix ont déjà fait l'amour avec un inconnu. Les pratiques telles que l'amour à plusieurs, le sado-masochisme ou l'échangisme restent marginales. L'amour à plusieurs est toutefois un fantasme (« *J'ai envie d'essayer* ») pour un jeune sur trois.

40 %

Être heureux sans fonder une famille

Le mariage n'a plus la cote chez les jeunes : seuls 35 % en rêvent encore. « *Ce n'est pas pour moi* », affirme un tiers des sondés (32 %) alors que pour un autre tiers (33 %), le mariage est juste « *un bout de papier* ». Cela ne signifie pas pour autant la fin du couple. Ainsi une majorité des jeunes y croit encore. Les relations amoureuses sont importantes pour un peu plus de la moitié des jeunes (54 %) et même primordiales pour un jeune sur cinq (21 %). Le couple est défini comme un engagement renouvelé au quotidien (44 %) ou la condition sine qua non au bonheur (35 %). Et la fidélité est indispensable dans le couple (pour 76 % des jeunes).

Enfin, le fait de fonder une famille reste important pour les jeunes même si un jeune sur quatre affirme pouvoir être heureux sans avoir réalisé cela. Le profil des jeunes interrogés a un impact sur ce dernier point : les jeunes au chômage ou en contrat à durée déterminée sont plus nombreux à envisager un avenir sans enfant que les autres.

80%

Des amitiés dans d'autres pays européens

On les décrit régulièrement comme la génération Erasmus. Et pourtant, lorsqu'on les questionne sur leur identité, l'appartenance à l'Europe ne vient pas en tête des réponses. Loin de là. Ils se sentent avant tout appartenir à leur pays (37 %), au monde (32 %) ou à leur ville ou région (8 %). Le sentiment d'appartenance à l'Europe n'a été exprimé que par 8 % des sondés. Par contre, lorsqu'on leur demande s'ils se sentent européens, ils répondent majoritairement (68 %) par l'affirmative. Il y a donc bien une relation ambiguë à l'Europe qui est avant tout perçue à travers la monnaie unique. La mobilité qu'elle favorise tant pour les études que pour le travail ou les voyages est également mise en avant (48 %). Suivent de très près le gaspillage d'argent que représentent pour eux les institutions européennes (43 %) et la diversité culturelle. Enfin, huit jeunes sur dix ont au moins un ami dans un autre pays européen. Sans surprise, c'est parmi ces jeunes que le sentiment européen est le plus marqué.

analyse Règne de la compétition à l'école, tyrannie du diplôme et anxiété : un modèle très franco-belge

Génération Y? Dépassé! Génération connectée/2.0/Facebook? Vous n'y êtes pas! Génération « Moi »? Encore moins. Génération « poubelle », « sacrifiée », « perdue »? Là, ça chauffe! Mais « génération du changement », « de la transition », ça brûle! C'est en tout cas de cette façon que les jeunes de 18 à 34 ans se définissent majoritairement. Car il s'agit bien ici d'une forme d'autoportrait – un selfie, diront certains – de cette génération tant de fois décrite, analysée, décortiquée. Des constats qui ne surprennent guère s'imposent donc à nouveau, à la lecture des résultats de cette vaste consultation. A commencer par celui d'une génération de la crise, ou plutôt « des crises », qui se qualifie elle-même de génération « perdue », « poubelle », « sacrifiée » (à 33 % des réponses).

Certes, on peut relativiser ; une partie de ces jeunes s'en sort malgré tout, il y a parmi eux des universitaires qui, au final, ne sont pas si mal lotis, etc. « *Parler de jeunesse de la crise peut aujourd'hui sembler galvaudé*, reconnaît Johan Tirtiaux, sociologue à l'Université de Namur, chargé de l'analyse des résultats franco-phones. *Mais il faut reconnaître que les jeunes se vivent comme ça ! C'est très massif. Le sentiment de déclin, déjà révélé dans d'autres études, s'enracine. Les jeunes sont convaincus qu'ils ne jouiront jamais de la même situation maté-*

rielle, de la même sécurité que ce qu'ont connu leurs parents. »

Un sentiment notamment lié à leur préoccupation pour l'environnement, envisage le sociologue : « *Malgré un taux de chômage des jeunes qui est catastrophique et qui a augmenté depuis la crise, cette jeunesse est tout sauf égoïste, ou repliée sur elle-même !* »

Le retour du pragmatisme

Ainsi, les termes qui renvoient au changement, à la transition, sont les termes les plus sollicités par les répondants pour définir leur génération (35 % des réponses) : génération « réparatrice », « nouveau », etc. Un élément d'espoir.

D'autres conclusions battent en brèche les clichés. Ainsi, le rapport au travail semble évoluer. Celle qu'on qualifiait souvent de « génération Y » était en effet perçue comme donnant la priorité à son épanouissement personnel au boulot, plutôt qu'à son compte en banque. Une étude récente (janvier 2015) des mutualités Solidaris auprès des 18-30 ans révélait que 57 % d'entre eux préféraient un travail épanouissant avec un salaire moyen qu'un emploi très rémunérateur mais peu épanouissant.

Une autre étude, celle de la Fondation P&V en 2014, esquissait déjà ce mouvement : 63 % des interrogés se disaient prêts à être payés 20 % de moins pour effectuer un travail passionnant plutôt que d'accepter un poste financièrement plus attractif mais moins intéressant sur le fond.

Or, dans cette étude, un retour s'amorce. Si 43 % associent toujours le travail à une source d'épanouissement personnel, ils sont désormais 56 % à penser qu'il s'agit d'abord d'un moyen de gagner de l'argent. Pour Johan Tirtiaux, le pragmatisme l'emporte, probablement en raison de la crise qui s'éternise. « *Le boulot pour s'épanouir, oui, cela reste important... Mais à un moment, il faut bien quitter le nid, "il faut bien bouffer", se disent-ils aussi. Pendant longtemps, on leur a dit de faire ce qu'ils voulaient, ce qu'ils aimaient. Mais face au chômage et à l'importance cruciale du diplôme, ils sont aujourd'hui hyper-responsabilisés. La crainte du chômage est même perceptible chez des jeunes en humanités! La preuve : des études comme la communication, par exemple, qui cartonnaient il y a quelques années encore, sont en perte de vitesse. Il existe actuellement une tension, parfois difficile à vivre, entre cette idée qui demeure de suivre ses propres choix et celle, plus pragmatique, de déjà "simplement" gagner sa vie.* »

Français et Belges très proches

Et si un autre modèle était possible? La sociologue française Cécile Van de Velde a été à l'origine du projet « Génération Quoi? », quand il a été lancé en France il y a plus de deux ans. C'est elle qui a rédigé toutes les questions qui, pour la plupart, se retrouvent aujourd'hui dans la version belge et les questionnaires d'autres pays européens. Elle avait à l'époque établi une typologie des différents parcours de jeunesse selon les pays. A la lecture des chiffres belges, elle les juge très proches des résultats français.

Belges et Français, comme les Autrichiens, ont pour but premier de « se placer », selon la typologie de la chercheuse : « *Nous sommes dans des sociétés qui se caractérisent par un système scolaire très hiérarchisant, très cassant. La compétition scolaire est très forte et, surtout, le diplôme est absolument déterminant. Ce qui fonctionne très bien en période de croissance – car davantage de gens font des études, etc. – mais s'avère éminemment discriminant pour les jeunes en période de crise. En résulte donc une angoisse importante car il faut vite réussir ses études, vite réussir sa vie. Le taux d'anxiété aux études, le sentiment d'échec, la compétition s'avèrent très importants, comme au Japon ou en Corée, par exemple. C'est la tyrannie du diplôme,*

avec en corollaire le décrochage des perdants, à savoir ceux qui n'en ont pas. »

A ce modèle s'opposent d'autres trajectoires. Ainsi les modèles plus libéraux, comme aux Etats-Unis, au Canada, ou au Royaume-Uni, où l'objectif est de rapidement « s'assumer » : prendre son autonomie très jeune, notamment en payant soi-même ses études, puisque dans ces pays, l'Etat n'aide pas les étudiants. Un modèle qui impose également, souligne Cécile Van de Velde : les étudiants investissent tellement dans leurs études, tant financièrement que sym-

boliquement, qu'ils sont d'autant plus frustrés quand ils ne trouvent pas d'emploi et sont par ailleurs incapables de rembourser leur prêt ensuite.

La situation n'est pas plus encourageante dans les pays du Sud.

L'idéal ? « Se trouver »

En Espagne, en Italie, au Portugal, il s'agissait traditionnellement de « s'installer », dans une logique d'appartenance familiale, et ce, lorsque plusieurs éléments étaient réunis : la mise en couple, l'achat d'un bien immobilier et un emploi stable. Or ces conditions ne sont plus jamais réunies, et des trentenaires se retrouvent bloqués chez

leurs parents. Pour Cécile Van de Velde, c'est cette jeunesse du Sud qui se montre la plus révoltée. Les jeunes françaises et belges étant peut-être les plus angoissées.

Mais un modèle commence à faire des émules. Dans les pays scandinaves, la priorité est de « se trouver ». Ainsi, dès 18 ans, les jeunes perçoivent de l'Etat un revenu qui leur permet de vivre et de s'émanciper de leurs parents. Ils sont dès lors nombreux à voyager, à travailler avant de se lancer dans des études, qu'ils abandonnent parfois pour changer d'orientation plusieurs fois. « Dans ces pays, on part tôt de

chez ses parents, mais on termine sa jeunesse tard. La mobilité des jeunes est donc très importante et vécue positivement. Il s'agit d'explorer pour mieux se trouver et choisir sa voie. Or, c'est une aspiration qui monte : avoir le temps de se construire... »

Le modèle nordique est ainsi celui qui séduit le plus de jeunes belges francophones : 32 % y voient l'idéal de ce que « devenir adulte » devrait être. ■

ELODIE BLOGIE